

IMPOSTURE POSTHUME

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
JOËL MAILLARD

COOPÉRATION ARTISTIQUE
NICOLE GENOVESE



©David Gagnebin-de Bons

CRÉATION LE 26 MARS 2019
ARSENIC - CENTRE D'ART SCÉNIQUE CONTEMPORAIN - LAUSANNE
FESTIVAL PROGRAMME COMMUN

Cie SNAUT – Joël Maillard

CALENDRIER

2020

- 19-20 février **Lyon** - Théâtre Nouvelle Génération
- 14 mai **Épinal** - ATP des Vosges, en partenariat avec le festival Imaginales
- 28-29 mai **La Chaux-de-Fonds** - Théâtre ABC

2019

- 28 fév-1^{er} mars **Valenciennes**, Le Phénix
Festival Cabaret de Curiosités (mise en voix)
- 26-31 mars **CRÉATION**
Lausanne, ARSENIC – Centre d'art scénique contemporain,
Festival Programme Commun.
- 9-13 avril **Genève**, Théâtre Saint-Gervais
- 9-15 octobre **Paris**, Centre culturel suisse
- 22-23 novembre **Gap**, La Passerelle, Scène nationale des Alpes du Sud

2018

- 21 novembre **Paris**, Théâtre Ouvert, Centre national des dramaturgies contemporaines, Festival FOCUS#5 (mise en voix)

Compagnie SNAUT

Rue Beau-Séjour 24
1003 Lausanne

Direction artistique & contact diffusion

Joël Maillard
+41 76 420 59 03
joel@snaut.ch

Production, administration

Tutu Production – Cécilia Lubrano
+41 22 310 07 62
cecilia@tutuproduction.ch

www.snaut.ch

GÉNÉRIQUE

Écriture, mise en scène, jeu Joël Maillard

Coopération artistique, jeu Nicole Genovese

Regards Joëlle Fontannaz, Halory Goerger

Scénographie Christian Bovey

Lumière, direction technique Gaël Chapuis

Création sonore Charlie Bernath et Louis Jucker

Vidéo Daniel Cousido

Photogrammes David Gagnebin-de Bons

Production, administration Tutu Production – Cécilia Lubrano

Durée 1h25

Fiche technique disponible sur demande (joel@snaut.ch)

Âge accessible dès 14 ans

En tournée 4 ou 5 personnes

COPRODUCTION

Arsenic – Centre d'art scénique contemporain, Lausanne

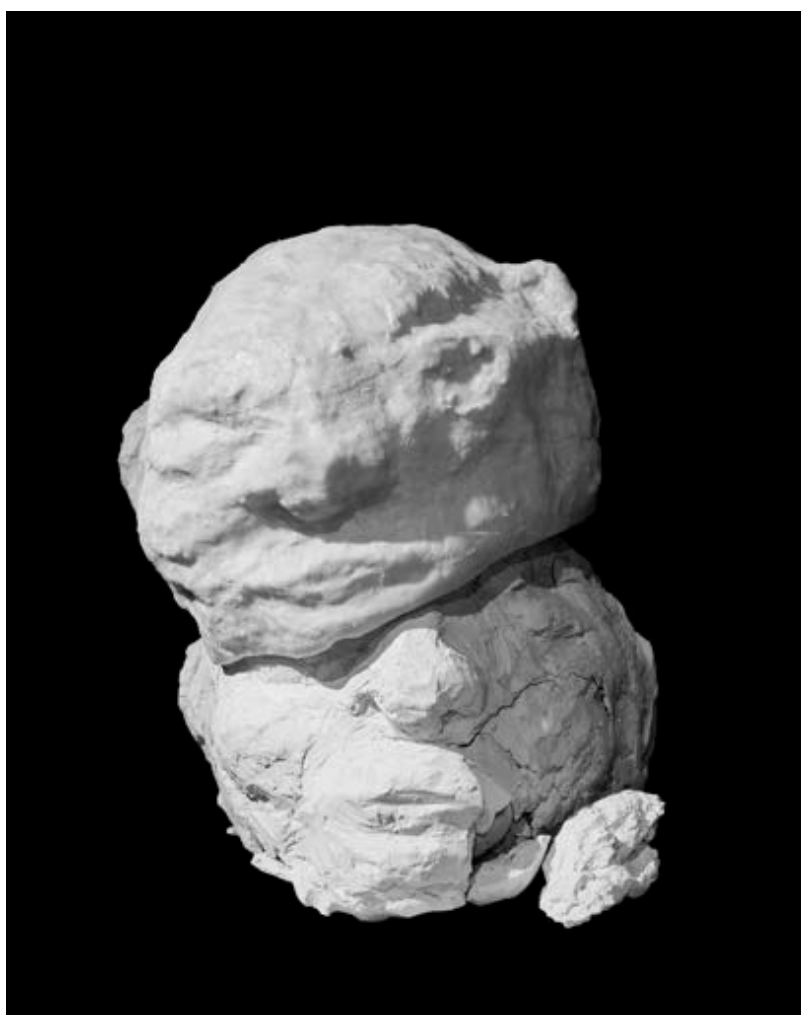
Théâtre Saint-Gervais, Genève

Le Phénix, Scène nationale de Valenciennes

Avec le soutien de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle, et de Théâtre Ouvert – Centre national des dramaturgies contemporaines.

SOUTIENS

Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Corodis, Loterie Romande, Pro Helvetia, Fondation Leenaards, Pour-cent culturel Migros, Fonds culturel de la Société suisse des auteurs (SSA), Fondation Suisse des Artistes Interprètes, Fondation Jan Michalski.



©David Gagnebin-de Bons

En 2099, âgé de 121 ans, le cerveau particulièrement bien conservé grâce à la médecine régénérative, un certain Joël Maillard grave ses souvenirs (ou alors sa dernière pièce) sur un morceau de plastique (son assistant robotique n'ayant pas trouvé de papier).

Des siècles plus tard, on découvre ce manuscrit, qui est l'un des rares témoignages écrits relatifs à la vie sur Terre dans la seconde moitié du 21^e siècle à n'avoir pas disparu...

ANTICIPATION

Il me reste au maximum 50-60 ans à vivre. Qui peut dire si, à l'heure de mon agonie, l'aide-soignant qui m'accompagnera avec bienveillance vers l'au-delà sera un être humain ?

Et si mon aide-soignant est un robot, prononcera-t-il les derniers mots de réconfort en sachant qu'il ne sait pas ce qu'est la mort, comme nous tous ?

Aura-t-il appris à générer de jolis poèmes inédits à partir des mots "Joël" "sommeil" "départ" et "inconnu" ?

Ou alors, aura-t-il développé, de par sa nature non biologique, une compréhension du non-être beaucoup plus complète, voire concrète, que nous autres ?

Leur intelligence et la nôtre seront-elle un jour indistinguables ?

FORME NARRATIVE

Comment parler du futur ?
En l'ayant fictivement vécu.

Ainsi, j'écris mes souvenirs, peu avant ma mort, en 2099, âgé de 121 ans, pétant le feu sur le plan cognitif grâce à un nanoprocesseur semi-organique, implanté dans mon cerveau pour ralentir sa dégénérescence.

Plusieurs siècles après ma mort (aucune date n'étant énoncée, cela peut être en 2500 aussi bien qu'en 10'000, voire plus tard), le manuscrit de mes souvenirs est découvert, près de mon corps momifié.

Il y a ainsi 3 principaux niveaux de discours anticipatif :

1. Celui d'un expert du passé qui, dans ce futur indéfiniment lointain, fait part à une assemblée de la découverte du manuscrit de mes souvenirs, et en commente certains passages.

Détail : il s'adresse à ses contemporains par télépathie. La civilisation de cette époque ayant réussi à développer une forme de communication (exclusivement) mentale.

Ambiguïté non-levée : a-t-on affaire à un *historien* du futur ou à un *acteur* du futur ?

2. L'émanation du manuscrit de mes souvenirs. Un mystérieux procédé technologique de "réanimation" (mais dont il est précisé qu'il n'est pas encore tout à fait au point) permet de voir et d'entendre le Joël Maillard de 2099.

3. La voix, féminine, d'un programme d'intelligence artificielle spécialisé en littérature, et plus précisément en littérature d'anticipation. Programme acheté (ou cracké) par Joël Maillard à la fin des années 2010, pour essayer de sortir d'une délicate ornière littéraire. Dans les faits, c'est bien un grand monologue prédictif (interprété par Nicole Genovese), qui permet à la pièce de trouver sa résolution.

Parfois, l'artiste (le Joël Maillard de 2019) qui a conçu le spectacle tient à interrompre la fiction pour parler aux gens directement. C'est un 4e niveau.

On assistera aussi à une conversation angoissée entre un ministre de l'intérieur et son ministre de la santé, dans un bar, à la fin des années 2060.

Conversation ayant pour objet le danger sanitaire relatif au complexe d'infériorité qui désormais ronge les humains de toutes couches sociales lorsqu'ils songent à tout ce dont leurs *cousins androïdes* sont capables.

Le futur n'existant pas (enfin, on pourrait en discuter... et d'ailleurs la question sera peut-être soulevée), on peut dire que la forme littéraire de *Imposture posthume* est spéculative, et divagatrice.

C'est avec une absence d'expertise flagrante que je me projette dans l'avenir, en imaginant l'impact des bouleversements techniques sur la vie du commun des mortels (ou des immortels, mais bon...).



©Gregory Batardon

SCÉNARIO (CATASTROPHE)

Il s'est passé quelque chose peu après, ou peu avant, ma mort, un enchaînement catastrophique de problèmes techniques conduisant à un "effondrement technologique global" (cf. *Ravage* de Barjavel, et tout ce qui s'ensuit...) dont l'une des conséquences est tout simplement la perte irrémédiable de toutes les données numériques.

Ainsi, le manuscrit de mes souvenirs gravé sur du plastique est un des seuls documents intacts attestant de la vie humaine sur Terre durant la seconde moitié du 21^e siècle. Rien que ça...

Mais quel crédit apporter à ce témoignage ? Après tout, le vieillard qui l'a écrit nageait peut-être en plein délire.

J'ignore si un big crash numérique (comme celui redouté en l'an 2000) peut être considéré comme un scénario vraisemblable, et à vrai dire peu m'importe.

Cette sensation m'importe : plus notre force technologique augmente, plus nous en sommes dépendants, plus une régression technologique serait perçue comme un traumatisme.

Le fait est que les données, de plus en plus, sont dématérialisées. Or, je ne sais pas mais... tout cela est-il si sûr ? Je veux dire, la panne générale, la grosse avarie, la perte de toutes les données stockées dans les clouds (du genre incendie de la bibliothèque d'Alexandrie), est-ce vraiment un scénario délirant qui ne peut pas advenir ?

Dans le doute, je commets joyeusement ce spectacle, dans un esprit apotropaïque.

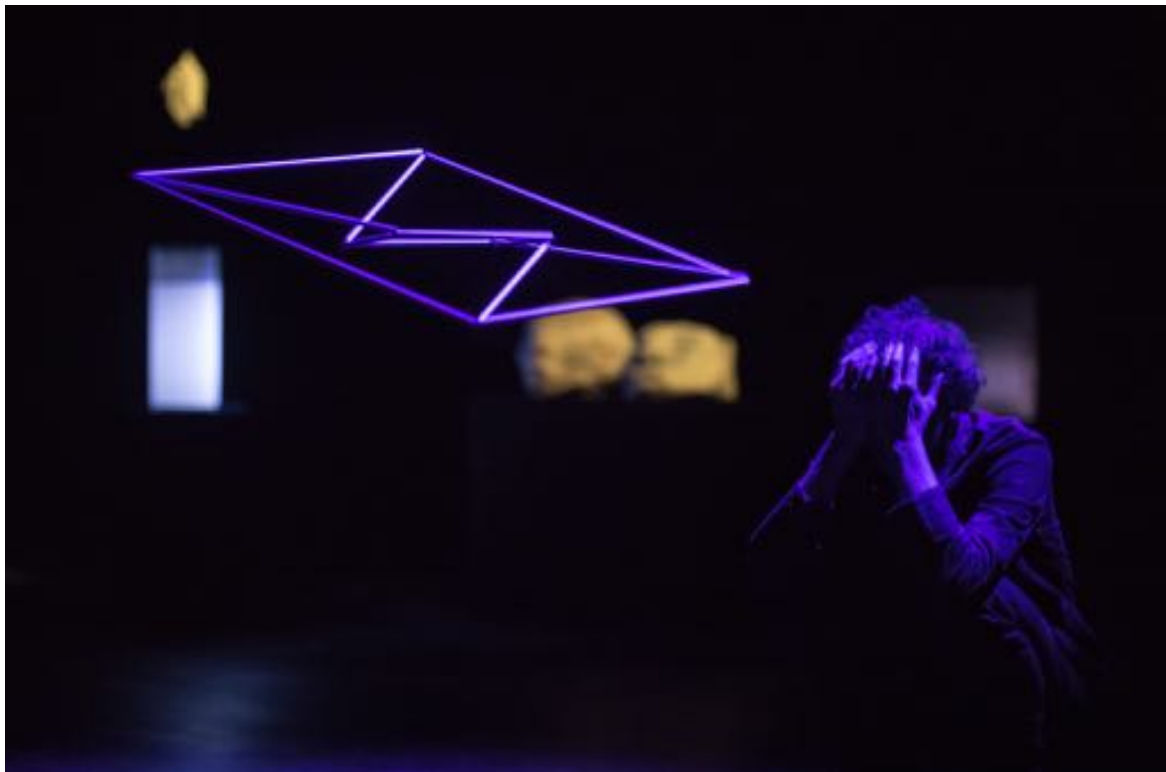
MISE EN SCÈNE

D'une certaine manière, le texte implique 2 mises en scène superposées :

- Celle de 2019, tournée vers le futur.
- Celle de cette année indéfinie qui suit de plusieurs siècles "l'effondrement technologique global de 2099", tournée vers le passé.

Ainsi, on trouve sur scène :

- Un objet volant dont on pourrait dire qu'il sert d'appareil de connexion télépathique
- Des morceaux de matière qui tombent, comme des chutes de réalité d'une époque dans l'autre
- 2 têtes de plâtre, dont ne ne saurait dire s'il s'agit de vieux androïdes désactivés, de momies humaines, de masques funéraires, d'œuvres de faux art brut...
- Une *supra-conscience collective synthétique*, personnifiée par une sorte de méduse projetée sur du cuivre
- Un acteur le plus souvent immobile
- Un micro pour y chanter
- Une actrice le plus souvent en voix off
- Un épilogue qui ressemble à un vrai dialogue de théâtre
- Un caquelon à fondue



©Gregory Batardon

LA COMPAGNIE SNAUT

La compagnie, active dès 2012, s'appelle SNAUT en souvenir d'un personnage de roman, *Solaris*, de Stanislas Lem. Dans une station orbitale, le cybernéticien Snaut fait face, comme il peut, à l'inconcevable.

Placer le spectateur *dans* la pièce plutôt que *face* à la pièce a été ma principale obsession durant 4 ans. J'ai cherché dans mes 3 premiers travaux (*Rien voir, Ne plus rien dire, Pas grand-chose plutôt que rien*) des situations d'immersion du spectateur dans des dispositifs scéniques, et puis ça m'est passé.

Je m'emploie depuis quelque temps à créer des spectacles dont les principaux axes sont le texte, l'oralité du style, l'humour, l'autodérision, les duos, et l'évocation de futurs catastrophiques comme miroirs tendus au présent. Cela avec une inexpertise qui n'est pas volontaire (je donne tout ce que j'ai) mais dont je suis bien conscient. Je suis toujours dépassé par les sujets traités, n'étant spécialiste de rien. Je joue de mes limites avec humilité et, si j'y parviens, facétie.

La disparition (de l'individu, de l'humanité, de l'envie d'appartenir à l'humanité) est très présente dans les travaux de SNAUT, mais qui sait, peut-être que ça aussi, ça va passer. Néanmoins il me semble que pour sauver leur espèce, les humains ne pourront pas faire l'économie d'une profonde réflexion sur le nécessaire et le superflu (pour schématiser), et qu'il n'y aura pas de sauvetage sans douleur. Pourtant je voudrais bien croire à un futur frugal et en même temps détendu.

Depuis le début, j'essaie de me rendre intéressant en abordant naïvement des domaines que je maîtrise peu, voire pas du tout (le montage sonore, la photographie, la vidéo, la peinture à l'huile, la participation du public, l'anticipation, la transmission orale).

J'aime me dire que je professionnalise mon dilettantisme.

REVUE DE PRESSE

Toute la culture

4 mars 2019

Sarah Kellal

*Avec *Imposture posthume*, Joël Maillard nous offre un obscur et drolatique éclatement temporel qui donne le vertige*

Dans l'ancien cinéma en briques rouges de Landrecies transformé en salle de spectacle pour l'occasion, un homme est assis, un peu à l'écart du plateau presque nu. Il nous regarde nous installer et se laisse regarder. Intrigants regard et présence, qui promettent déjà, dans le silence, que quelque chose de fort va advenir.

Joël Maillard se lève, ouvre la bouche et nous voilà partis pour une heure trente d'un voyage halluciné, entremêlant fiction, dystopie, projection dans le temps et récit intime, dans un équilibre exquis et jouissif. La texture de sa voix, son débit de parole unique, sa corporalité singulière nous transportent immédiatement dans un ailleurs.

(...)

Dans son dossier de présentation du spectacle, Joël Maillard écrit : « Je m'intéresse à la prédiction vertigineuse (et partiellement déjà advenue) d'une humanité sous influence, encerclée de machines et de programmes dotés d'intelligence artificielle, capables d'anticiper nos pensées et nos désirs. Il n'échappe à personne que nous sommes à l'aube d'une révolution technologique qui modifiera en profondeur nos modes de vie. (...) Fort heureusement pour notre entendement, les bouleversements technologiques n'adviennent pas en un jour (du moins pas tous). »

Ce sont ces bouleversements, non-encore totalement survenus mais déjà bien entamés qui font que, face au vertige des possibles qui semblent n'avoir pas de limites, le vacillement s'opère devant nous et en nous. C'est l'impossibilité angoissante à contrôler le cours des choses, à ralentir la marche des avancées technologiques qui fait passer du rire à la stupeur. Les allers et venues entre temps futurs et temps présent créent la sensation inquiétante, grinçante mais étonnamment grisante d'être malaxé et broyé par le(s) temps, et que le(s) monde(s) qui nous attendent nous et ceux qui viendront après nous ouvriront des champs insoupçonnés, pour le meilleur et pour le pire.

La poésie bouleversante qui surgit sans que l'on s'y attende de cette exploration est la grande réussite de ce voyage. Le talent de Joël Maillard est épatant et c'est une joie de le voir laisser aller son texte hors de lui, l'éprouver, le questionner même, le suspendre parfois, le mettre en doute, l'affirmer aussi. Passant d'un personnage à un autre avec une aisance rare, tour à tour extrêmement précis, réglé comme du papier à musique, « pétaradant », à mourir de rire, puis soudain lent, extatique, sombre, cherchant en direct, répétant des mots, une phrase, laissant le silence s'installer pour mieux repartir dans un rythme effréné... Une partition de qualité qui promet, je l'espère, une belle longévité à *Imposture posthume*.

Les Inrocks

5 mars 2019

Hervé Pons

Tout en justesse et élégant décalage, le Suisse Joël Maillard dont était également présenté le précédent spectacle *Quitter la Terre*, une fable en forme de conférence scientifique sur le monde tel qu'il va à la dérive, donnait à découvrir dans une lecture mise en espace sa prochaine création que l'on pourra voir au prochain Festival Programme Commun à Lausanne : *Imposture posthume*. Seul en scène, l'auteur acteur, aux airs de savant fou venant de découvrir la poudre dans une intempestive explosion poétique, explore les champs de la contre utopie en une fable futuriste criante de contemporanéité. *Imposture posthume* balaye par le biais d'une fiction teintée d'une salvatrice idiotie des questionnements existentiels fondamentaux sur notre vie partagée avec les intelligences artificielles. Une œuvre brillante au cœur de la thématique du festival cette année : Nos futurs.

24 heures

28 mars 2019

Natacha Rossel

La brillante imposture d'un homme de 121 ans

Vous avez dit loufoque ? Et comment ! Dans cette «*Imposture posthume*» à l'affiche de l'Arsenic, dans le cadre de Programme Commun, Joël Maillard décoche ses flèches caustiques pour viser les dérives, inquiétantes (et inexorables ?) de l'humanité. Non sans dévoiler, en filigrane, les tourments qui l'habitent: l'euthanasie, le suicide. Seul en scène, l'artiste – qui vient de décrocher un contrat de confiance avec la Ville de Lausanne – excelle dans cette dystopie où les éclats de rire s'accompagnent d'un vertige. Car, dans le sillage de l'excellent «*Quitter la Terre*», l'absurde révèle, exhale l'angoisse. Celle d'un monde où l'intelligence artificielle déploie ses tentacules, où les corps se robotisent dans un dessein transhumaniste, où les humains et androïdes entrent en «*conflit de voisinage interespèces*».

L'écriture, fine, intelligente et pétrie d'ironie, s'évade au gré des scènes dans trois temporalités. Le futur, d'abord. Auréolé d'une lumière bleuâtre et se mouvant en apesanteur, un homme raconte la découverte du fameux carnet. Puis l'éclairage change : apparaît le Joël Maillard de 2099. Celui qui consigne ses souvenirs : la mort du dernier poilu, la flippe des années 2010 face à «*l'avènement de la catastrophe écologique globale*», ou encore cet événement passé inaperçu en 2038, lorsqu'un écrivain humain a réussi l'exploit de se hisser en finale d'un concours littéraire !

Et puis il y a cet interlude venu de nulle part. Le comédien, presque dans le stand-up, dépeint ses racines rurales. Ancrage dans le passé et dans la terre. Avant de repartir dans les circonvolutions futuristes teintées de pessimisme. On apprendra que le Joël Maillard de 2099 est l'unique survivant parmi les volontaires greffés du nanoprocasseur. Son hypothèse? «*Une indifférence nihiliste à mon propre sort m'aurait sauvé la mise.*»

Tribune de Genève

11 avril 2019

Katia Berger

Détours par le futur

L'utilité de l'anticipation, comme l'ont prouvé Aldous Huxley, George Orwell, Pierre Boulle et bien d'autres, c'est qu'elle magnifie le présent. L'air de rien, la critique y recule pour mieux sauter. Tel est exactement le subterfuge conçu par le fourmillant Joël Maillard dans son «Imposture posthume», qui enchevêtre, sur plusieurs niveaux de fiction, mémoire et projection. Transitant par des archéologues d'après-2099 – dont l'appareillage technologique revêt, comme il se doit, cet aspect délicieusement ringard de série Z – le funambulesque auteur, metteur en scène et comédien balance son vitriol sur les travers de l'époque actuelle – arrogante, incohérente, jargonnante, et j'en passe.

Jacasseur kafkaïen sur le papier, Pierrot lunaire sur les planches, Maillard met à nu l'absurdité existentielle sur les pas d'un Schopenhauer contemporain. Sous un firmament qui défèque sporadiquement gravats et cuillères en bois, sa dystopie offre un reflet à peine faussé, mais ô combien piquant et poétique, d'une humanité qui traîne ses contradictions jusqu'à les inoculer à ses robots, algorithmes et autres engins dotés d'intelligence artificielle. A l'image de son démiurgique «simulacteur», le spectacle vous mène au désespoir tout en vous désarmant par son humble maestria.

Mouvement

4 avril 2019

Aïnhua Jean-Calmettes

Corps dégingandé et « sous jeu » aussi drôle qu'épuré d'affect, Joël Maillard égrène avec flegme les anecdotes, plus savoureuses les unes que les autres, venues des années dix et des suivantes, pour venir progressivement troubler la frontière entre l'homme et la machine. Dans le contexte actuel, il est nécessaire de remettre l'espèce humaine et son orgueil à sa place dans le grand règne du vivant en voie d'extinction et de l'inanimé, de plus en plus intelligent. Le propos était attendu, jusqu'à ce que Joël Maillard sème le bazar sur d'autres lignes qui nous paraissent jusqu'alors stables. Ménageant des incursions en dehors de la fiction pour des réflexions politico-agronomiques et des allers-retours temporels entre rétro-futur, passé, présent et plus-que-futur, il nous enferme progressivement dans une boucle temporelle vertigineuse. Une manière de nous laisser en bouche un petit goût d'inquiétude quant aux bouleversements IRL à venir...

Théâtre du Blog

12 octobre 2019

Marie-Agnès Sevestre

Dans l'attente que le théâtre s'empare des effets de l'intelligence artificielle sur nos comportements, la rencontre avec la proposition de Joël Maillard ouvre la voie à tout un univers de possibilités.

(...)

Avec ce « Je me souviens », nous partons en voyage : il a connu la fin des années 10, avec la conscience de la toute prochaine catastrophe écologique et l'apparition d'une « nouvelle forme de suicide par le bronzage ». Puis « l'arrivée des nanoprocresseurs semi-organiques », enfin l'avènement du « Centre d'observation des maturités augmentées ».

A mi-chemin d'une séance de métempsychose et d'un montage littéraire en direct à partir de souvenirs, lectures, expériences, « Joël Maillard » nous accompagne au pays des limites : sa fin de vie, toute spéculative qu'il l'envisage, lui permet un lucide retour sur les étapes successives de la dématérialisation de la vie quotidienne au XXème siècle. Disparition préventive des vaches, extinction globale de nos cousins primates, apparition des androïdes « on les a pas vu venir ! ». Tout cela pour finir dans un « immense conflit de voisinage inter-espèces ».

Par ce brouillage en perpétuel déséquilibre, entre science-fiction, alerte écologique, création auto-fictionnelle, et doux délire poétique, Joël Maillard parle du futur comme si on y était. Sauf qu'on n'aimerait pas trop que cela se passe comme ça.

L'acteur utilise son grand corps un peu dégingandé, sa calvitie naissante et son timbre de voix incertain, dégagé d'affects, pour construire une figure dansante, narrative et pourtant sans cesse interrompue d'apparitions/disparitions. Au fil du récit, surgissent des considérations agronomiques « c'est le blé qui a domestiqué l'homme et non l'inverse », portes ouvertes à l'uchronie, ainsi que des allers-retours passé/présent/futur auxquels on se laisse aller avec un plaisir non dissimulé.

Son non-jeu, tout en décalage et sous-entendus, s'inscrit dans un espace très travaillé : la création sonore de Charlie Bernath et Louis Jucker, la scénographie de Christian Bovey et les lumières de Gaël Chapuis, contribuent au surréalisme léger qui emportent l'acteur et le public dans un même voyage.

On pourrait parler de « théâtre catastrophe » comme de fantaisie spatio-temporelle. Reste que ce dilettantisme de façade vrille nos consciences avec d'autant plus de douleur que nous rions de ses permanents décalages. Légèrement clownesque (car toujours gravement sérieux et doué d'une idiotie supposée), « Joël Maillard » s'incarne en différentes figures : parfois l'auteur (lorsqu'il prend la parole en direct, rallumant la salle et s'adressant aux spectateurs par des incises délirantes), parfois l'acteur (lorsqu'il casse le propos par un petit pas décalé), parfois le paléontologue (professeur Nimbus qui cherche à découvrir le sens des fragments contenus sur le morceau de plastique).

Parfois il n'est rien d'autre qu'une apparition, homme en déséquilibre, aperçu dans le brouillard du temps.

Spectacle entièrement consacré à l'intelligence artificielle, à la numérisation de nos vies et à l'affaiblissement de l'humain dans les décisions qui conduisent le monde, *Imposture posthume*, délicat moment de drôlerie divagante, est pourtant construit sans l'apport d'aucun moyen technologique, autre que ceux du théâtre.
Un régal.

La Terrasse

26 septembre 2019

Eric Demey

Retour vers le futur pour un Joël Maillard augmenté, dont l'Imposture posthume soulève l'hypothèse pas si farfelue d'un monde où les machines auraient gagné.

Lors de son précédent opus, *Quitter la Terre*, Joël Maillard avait propulsé ses spectateurs en gravitation autour du globe, dans une station orbitale occupée par les représentants de la future Humanité, en attente dans l'Espace le temps que l'écosystème de notre planète se régénère. Ce spectacle avait connu un beau succès dans le off avignonnais et imposé le style loufoque de cet artiste suisse que les incertitudes du futur de notre planète ne cessent d'occuper.

(...)

Il y a chez cet auteur, comédien et metteur en scène aux allures de professeur Tournesol, hirsute et lunaire, une véritable obsession de notre devenir commun. Et ses spectacles déploient l'un après l'autre sur le sujet un humour qui n'empêche pas le pessimisme, voire le désespoir.

Invité dans le cadre de la biennale Nemo, consacrée aux arts numériques, *Imposture posthume* ne développe pas pour autant des trésors de technologie. Un parallépipède en lévitation, une voix trafiquée, le technophile sera sevré d'effets scéniques impressionnants, ceux de Joël Maillard tenant davantage du bricolage poétique que de la prouesse technique.

(...)

Mêlant les âges, les formes des prises de parole, les points de vue, Joël Maillard nous balade en fait autour de l'hypothèse d'un futur certainement plus probable que loufoque avec un flegme teinté de mélancolie.

Libération

10 octobre 2019

Thomas Corlin

Le comédien suisse Joël Maillard désamorce nos pires craintes du futur dans un astucieux seul-en-scène de science-fiction satirique.

Ex-aequo avec la fin du monde, les formes de vie post-apocalyptiques sont devenues les nouvelles marottes de la création contemporaine - et aussi la plus casse-gueule à mettre en scène. Si algorithmes, robots et dystopie à la Black Mirror squattent désormais les théâtres, Joël Maillard, ancien boulanger devenu comédien, détourne intelligemment ces nouveaux clichés dans *Imposture posthume*, un solo qui nous trimbale dans les souvenirs de son moi de 2099. Classe et ingénieuse, la scénographie toute en cuivre, sculpture factice et géométrie au laser tourne en dérision les codes visuels de la spéculation scientifique, tout comme le texte se moque de la misanthropie d'anticipation en vigueur sur le sujet. Le décalage repose d'abord sur l'interprétation un peu autiste et la diction hachée de ce grand Suisse hyperactif, puis par ses allers-retours informels entre histoire collective et bribes du quotidien, où l'on apprend par exemple que les androïdes développeront une «conscience de synthèse», ou que la presse papier disparaîtra en 2049 («sans une larme», eh oui !). Riche et retors sous ses airs *Do it yourself*, le spectacle dédramatise nos peurs liées à la domination de l'IA et à une supposée disparition de l'humanité. Et aborde notre sort prochain avec une résignation amusée qui rappelle le Houellebecq des débuts. Pour Maillard, notre futur sera donc juste aussi déglingué, cocasse et terrifiant que notre présent.

Joël Maillard

Texte, mise en scène, jeu

Né en 1978. Vit toujours.

Il est acteur, metteur en scène et auteur.

D'abord il a longuement pratiqué le théâtre dans la troupe d'amateurs du village de Domdidier, dans la Broye fribourgeoise.

Il a appris et exercé la profession de boulanger-pâtissier, puis a changé de voie au début du siècle.

Il est diplômé de la section d'art dramatique du Conservatoire de Lausanne en 2004.

Il a commencé à écrire le 7 juillet 2005, en regardant sur Euronews la couverture, en live continu, des attentats dans le métro de Londres. À

À ce jour, un peu plus d'une dizaine de ses textes ont été portés à la scène.

Il a participé au parcours de la Compagnie Éponyme (2006-2009), comme auteur et acteur.

Il écrit principalement des textes qu'il met en scène lui-même, mais pas seulement. Il a écrit dernièrement pour l'IRMAR - Institut des recherches menant à rien (*Ce qu'on va faire*), Armel Roussel (*Démocratie*), Camille Mermet (*Appartamentum*) et Theater Marie (*Zukunft Europa*).

Il fonde la compagnie SNAUT en 2010, et crée les pièces suivantes :

2019 **SANS EFFORT** (août)

IMPOSTURE POSTHUME (mars)

2017 **QUITTER LA TERRE**

2015 **PAS GRAND-CHOSE PLUTÔT QUE RIEN**

2012 **NE PLUS RIEN DIRE**

LES MOTS DU TITRE (performance photographique)

RIEN VOIR

En tant qu'acteur, collabore depuis 2004 avec les metteurs en scènes suivants :

Robin Lescouët, Jean-François Peyret, Victor Lenoble & Mathieu Besset, Olivier Périat, Guillaume Béguin, Denis Maillefer, Jérôme Richer, Simone Audemars, Sylvianne Tille, Vincent Bonillo, Andrea Novicov, Gisèle Sallin, Oskar Gómez Mata, Julien Barroche.

Interprète les auteurs suivants :

Mary Shelley, Joël Maillard, Anne-Frédérique Rochat, Amos Oz, Antoinette Rychner, Magnus Dahlström, Jérôme Richer, Edouard Levé, Urs Widmer, Michel Layaz, Patrick Kermann, Jon Fosse, Agota Kristof, Martin Winckler, Bertolt Brecht, Rodrigo García, Molière, Charles-Ferdinand Ramuz.

www.snaut.ch

Nicole Genovese

Coopération artistique, jeu

Nicole Genovese est une comédienne, auteur, metteur en scène franco-finlandaise. Enfant d'une école nationale (ESAD Paris) et du Théâtre de la Traverse (Nice, quartier du port), elle a participé à la création d'un groupuscule de poètes obscurs qui a sévit dans les sous-sols de la Seine-Saint-Denis (collectif le foyer), a célébré des auteurs morts en Russie (2009-2010), tâté du Vieux-Colombier de la Comédie Française avec Jean-Louis Hourdin (2009), co-fondé deux revues de théâtre pirates, fait 1 seul stage afdas en 10 ans (TgSTAN ndlr), a parlé le Rebotier avec Jacques sur les scènes nationales françaises et suisses (2011-2013), fait du tissage, affectionne Angelica Liddell, Aki Kaurismäki, Roy Andersson, Frédéric Lordon, les mathématiques et Hannah Arendt, collabore avec Joris Lacoste, Thibaud Croisy et quelques fidèles compagnons qu'elle a retrouvés dans sa pièce **Ciel ! Mon placard**, vaudeville éméché où les monstres pastel du Théâtre de Boulevard des années 70 sentent le parfum acide de nos kermesses les plus miteuses, créé à la Loge en 2014 (Paris), puis repris en ouverture de saison au Théâtre du Rond-Point (Paris) l'année suivante avant d'entamer une tournée en France et à l'étranger qui s'est achevée en mai 2018.

Sa dernière pièce, **hélas**, actuellement en tournée, a vu le jour en janvier 2019 au Carré-Colonnes (Blanquefort, 33).

www.nicolegenovese.com

Louis Jucker

Création sonore

1987, La Chaux-de-Fonds.

Musicien, Chanteur et guitariste, performer solo, artiste intégré au collectif d'Augustin Rebetez, compositeur de musique de théâtre, producteur d'enregistrements pour Hummus Records.

Diplômé (master) en architecture de l'EPFL à Lausanne en 2014. Résident à La Cité Internationale des Arts de Paris en 2015. Études musicales au conservatoire de La Chaux-de-Fonds, à la Jazz & Rock Schule de Freiburg (DE) et à l'EJMA de Lausanne.

3 albums solo publiés chez Hummus Records. Tournées internationales avec The Ocean Collective, Coilguns, Kunz. Produit de nombreux artistes suisses (Coilguns, The Fawn, Emilie Zoé, Antoine Joly, Julien Baumann, Wellington Irish Black Warrior, etc.).

Compose pour le théâtre avec notamment « Rentrer au Volcan » d'Augustin Rebetez au Théâtre de Vidy en 2015 et « Les petites filles aux allumettes » de Joel Maillard, Antoine Jaccoud et Philippe Vuilleumier au Théâtre ABC en 2016.

A l'invitation de Joël Maillard, en 2017, conçoit et construit avec Skander Mensi l'instrument de musique de « Quitter la Terre », dont il compose également la musique.

www.louisjucker.ch

ET À LA FIN IL Y A UNE FONDUE...



©Gregory Bardon

WWW.SNAUT.CH